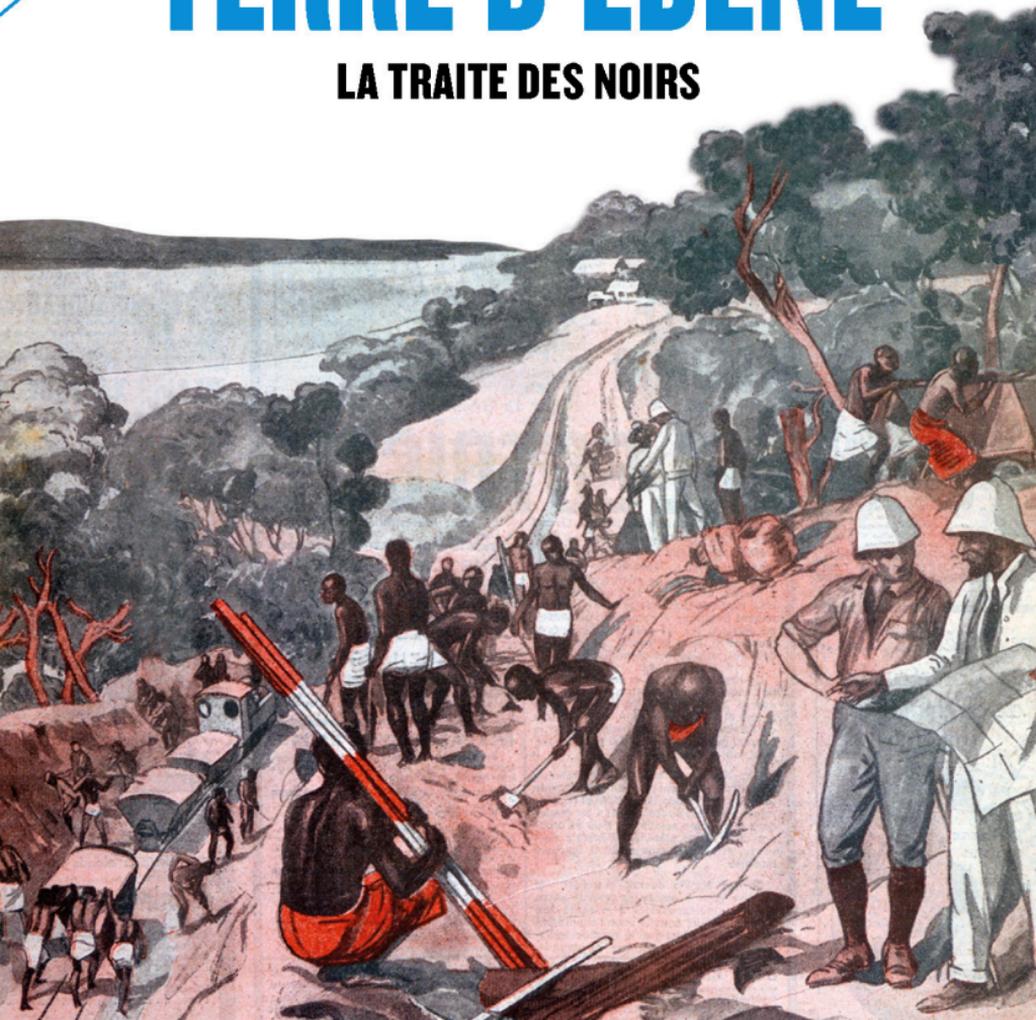


PETITE BIBLIO  
**PAYOT**  
CLASSIQUES

**ALBERT LONDRES**

# TERRE D'ÉBÈNE

**LA TRAITE DES NOIRS**





**« Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie. »**

Paris, 1927. André Gide dénonce, dans *Voyage au Congo*, le scandale de l'effroyable chantier de la ligne Congo-Océan, qui doit relier Brazzaville à Pointe-Noire. Aussitôt, Albert Londres part enquêter sur les dérives du système colonial en Afrique noire. Il en ramène une série de reportages accablants, dans lesquels il montre que même si l'esclavage est officiellement aboli, la traite des Noirs se poursuit sous la forme du travail forcé. Publiés à l'automne 1928 par *Le Petit Parisien*, ils font l'effet d'une bombe et mobilisent l'opinion publique, obligeant le gouvernement à se justifier à la Chambre. Le livre qu'il en tire en 1929, électrisé par son génie du dialogue, une narration syncopée et des formules puissamment corrosives, devient un best-seller. Avec *Terre d'ébène*, Albert Londres le « redresseur de torts » réputé pour ses scoops journalistiques accède à la célébrité. Trois ans plus tard, revenant de Chine avec dans ses malles un nouveau reportage explosif, il disparaît en mer dans des circonstances qui n'ont toujours pas été élucidées.

VOIR ÉGALEMENT  
AUX ÉDITIONS PAYOT

André Gide, *Voyage au Congo*, suivi de : *Le Retour du Tchad*

Albert Londres

# Terre d'ébène

La traite des Noirs

PETITE BIBLIO  
**PAYOT**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Cet ouvrage porte le numéro 1172 dans la collection  
« Petite Bibliothèque Payot »

Conception graphique de la couverture : Sara Deux -  
Illustration : © The Print Collector / Alamy Stock Photo

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022  
pour la présente édition

ISBN : 978-2-228-93063-5

## NOTE ÉDITORIALE (2022)

André Gide ayant jeté en 1927 un pavé dans la mare coloniale avec son *Voyage au Congo*, où il dénonce le scandale de l'effroyable chantier de la ligne Congo-Océan qui doit relier Brazzaville à Pointe-Noire, Albert Londres, ancien chroniqueur parlementaire devenu « redresseur de torts », journaliste récemment auréolé d'une série de scoops, part sur ses traces pendant quatre mois, du 1<sup>er</sup> février à la fin mai 1928, enquêter sur les dérives du système colonial français en Afrique noire. Pour son reportage, il est accompagné du peintre Georges Rouquayrol, qui doit illustrer ses textes pour *Le Petit Parisien*, l'un des plus importants quotidiens de l'époque. Les deux se connaissent bien ; c'est déjà Rouquayrol qui a fait les dessins de *Chez les fous*, en 1925. Comme Gide, Albert Londres ne remet pas alors en cause le colonialisme ; il défend l'idée que la France poursuit une « mission civilisatrice ». Son reportage, néanmoins, est terrible, accablant, sans appel, notamment parce qu'il montre que même si l'esclavage est officiellement aboli, la traite des Noirs se poursuit sous la forme du travail forcé. Publiés sous le titre de « Quatre mois parmi nos Noirs d'Afrique » du 12 octobre au 11 novembre 1928 par

## 8 / Terre d'ébène

*Le Petit Parisien*, qui orchestre avec une rare efficacité leur parution, les articles de Londres font l'effet d'une bombe et mobilisent l'opinion publique, obligeant le gouvernement à se justifier à la Chambre. Les réactions des milieux coloniaux sont d'une rare violence. En 1929, Albert Londres publie son reportage chez Albin Michel avec un titre quasiment littéraire, *Terre d'ébène*, et un sous-titre beaucoup plus choc : *La traite des Noirs*, qui renvoie à celui du *Chemin de Buenos Aires* (1925), son enquête sur les réseaux de prostitution : *La traite des Blanches*. L'avant-propos recèle une phrase qui deviendra une devise du grand reportage : « Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie. » Traversé par son génie du dialogue, une narration syncopée et des formules puissamment corrosives, l'ouvrage est un best-seller. Albert Londres a 44 ans ; il était connu, le voici célèbre.

### *Pour en savoir plus*

ASSOULINE Pierre, *Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter (1884-1932)*, Paris, Balland, 1989, chapitre 27.

DESMOULINS Sophie, « “Quatre mois parmi nos Noirs d'Afrique” à la une du *Petit Parisien* : représentations de l'Afrique et de l'Africain à la fin des années 1920 », *Le Temps des médias*, n° 26, 2016/1, p. 57-74.

LACOUTURE Jean, *Les Impatients de l'histoire. Grands journalistes français, de Théophraste Renaudot à Jean Daniel*, Paris, Grasset, 2009, chapitre 8.

## PROLOGUE

Voici donc un livre qui est une mauvaise action. Je n'ai plus le droit de l'ignorer. On me l'a dit. Même on me l'a redit.

On m'a également appris, à l'occasion de ce voyage en Afrique noire, différentes autres choses : que j'étais un métis, un juif, un menteur, un saltimbanque, un bonhomme pas plus haut qu'une pomme, une canaille, un contempteur de l'œuvre française, un grippe-sou, un ramasseur de mégots, un petit persifleur, un voyou, un douteux agent d'affaires, un dingo, un ingrat, un vil feuilletoniste. Et quant au seul homme qui m'ait appelé maître, il désirait m'annoncer que j'étais plutôt chanteur qu'écrivain.

Tout ce qui porte un flambeau dans les journaux coloniaux est venu me chauffer la plante des pieds. On a lancé contre ma fugitive personne de définitives éditions spéciales. Les grands coloniaux du boulevard m'ont pourfendu de haut en bas, au nom de l'histoire, de la médecine, du politique, de l'économique, de la société, du colon, de l'or, du Niger, de la Seine et du Congo. Sous le titre : « Ceux qui ne répondront pas à Albert Londres », de rigoureux logiciens ont fait défiler dans un cadre endeillé le nom des colons, des fonctionnaires, des commerçants morts l'année 1928 sur le territoire de l'Afrique-Occidentale française, cela afin

de prouver irréfutablement au pays que j'avais le nez au milieu du front, le cœur dans un bocal de vitriol, la langue chargée de mauvaise foi et que tout allait bien là-bas ! Des lettres apportées par les derniers courriers m'annoncent la formation, en Haute-Volta, d'une nouvelle croisade. Des hommes se lèvent de toutes parts au cri de : « *La routine le veut !* » et s'apprêtent à marcher, non plus contre les musulmans, mais contre l'Iroquois, chacun se disputant l'honneur d'être le premier à lui casser congrûment la figure. En attendant et pour me faire prendre patience, on traîne mes quatre-vingt-deux kilogrammes devant les tribunaux.

Cela n'est rien.

Rien.

Les journaux coloniaux n'inondent pas le pays, ils imbibent seulement leurs abonnés. Était-ce suffisant pour créer un irrésistible courant ? Pas tout à fait. Or les chevaliers attirés de la colonisation ont besoin de promener un cadavre sous les yeux du peuple de France, un cadavre qui appellera les justes imprécations de l'initié et les pierres vengeresses du populaire. Ce cadavre est choisi. Horreur ! c'est le mien !

Je m'en irai, ainsi, au gré du flot berceur, mon pauvre cher petit corps ligoté sur une planche de liège, la main droite coupée, coupable d'avoir écrit, les pieds carbonisés et mon dernier chapitre (auparavant, sous la menace, j'aurai dévoré tous les autres), fleurissant entre mes dents comme une fleur vénéneuse.

Le gouvernement général de l'Afrique-Occidentale française a décidé la chose.

Il vient d'inviter douze journalistes et douze parlementaires, dans l'espoir que ces vingt-quatre personnes constateront que ceux qui, jusqu'ici, m'avaient pris pour un homme et non pour un âne, feraient bien de se rendre compte qu'ils n'ont aucune capacité

quand il s'agit de distinguer la race humaine de la faune domestique.

À l'heure qu'il est, heure fatale, ces missionnaires débarquent à Dakar.

M. le ministre des Colonies y arrive aussi.

Que la terre d'ébène soit clémente à eux tous.

Pour moi, je n'ai plus que peu de choses à dire, et c'est ceci : je ne retranche rien au récit qui me valut tant de noms de baptême ; au contraire, la conscience bien au calme, j'y ajoute. Ce livre en fera foi.

D'autre part, je demeure convaincu qu'un journaliste n'est pas un enfant de cœur et que son rôle ne consiste pas à précéder les processions, la main plongée dans une corbeille de pétales de roses.

Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie.

En Afrique noire française il existe une plaie. Cette plaie, donnons-lui son nom, c'est : l'indifférence devant les problèmes à résoudre. Et cela conduit à des catastrophes. À qui la faute ? La faute en est moins à la colonie qu'à la métropole.

Quand votre ampoule électrique s'éteint dans votre chambre, vous ne vous en prenez pas à l'ampoule, mais au secteur.

Le secteur des colonies françaises, c'est la France.

Eh bien ! si le courant n'est pas très fort entre la France et Dakar, il est coupé entre cette même France et Brazzaville.

Ce n'est pas les hommes que je dénonce, mais la méthode. Nous travaillons dans un tunnel. Ni argent, ni plan général, ni idée claire. Nous faisons de la civilisation à tâtons.

Aussi, des nègres s'exilent, d'autres meurent. La révolte se lève dans l'Oubangui-Chari. Pendant qu'on l'étouffe, le ministère des Colonies fait dire qu'il est optimiste et qu'il ne croit pas à ces choses.

12 / *Terre d'ébène*

Et la France est heureuse d'être trompée.  
Que pouvait-on jeter sur un tel tableau ?  
Un voile ou un peu de lumière.  
À d'autres le voile !

Albert LONDRES

## C'était Dakar

C'était Dakar !

Ce bloc de pierres blanches : le palais du gouverneur général.

À notre droite : Gorée, l'île où les derniers négriers embarquaient les derniers esclaves sur un bateau qui s'appelait *Le Rendu*.

*Le Rendu* qui ne rendait jamais rien !

Les passagers de notre paquebot étaient déjà casqués et en blanc. Depuis le matin, chacun prenait de la quinine. On avait dit adieu aux plaisirs de bien boire, de bien manger, de respirer librement et surtout d'avoir les poils secs. Pour mon compte, j'étudiais le moyen de remplacer le mouchoir par une serviette-éponge. On aurait dit que l'on avait mis le ciel et la mer sous mica. La nature était congestionnée. C'était l'Afrique, la vraie, la maudite : l'Afrique noire.

Le quai des Chargeurs-Réunis nous attendait. Le *Belle-Île* accosta.

– Restez avec nous, fit le commandant. Là c'est le pays du Diable !

J'avais touché Dakar dans le temps. Je me rappelais, c'était la nuit, pendant le dur mois de septembre. La chaleur montait du sol, sortait des murs, tombait du

ciel. Le voyageur connaissait les sensations du pain que l'on enfourne. La ville était comme imbibée d'une oppressante tristesse. J'allais alors au hasard, sans espérer m'égarer, sentant bien que ce n'était pas grand. Dakar, porte de notre empire noir ! Qu'y avait-il derrière ? De ce premier contact, deux souvenirs : les airs de phonographe qui rôdaient dans les rues du quartier administratif, airs européens traînant comme des exilés dans un pays où ils se sentaient perdus ; et, plus bas, dans la salle à manger d'un hôtel dit Métropole, une centaine de Blancs plus jeunes que vieux, sans veste, sans gilet, chemise ouverte sur la poitrine nue et soulevant d'une fourchette lourde un morceau de *bidoche* qui ne les tentait guère. Les colons !

Deux autres fois je n'avais pu toucher Dakar. C'était défendu. Dakar était pestiférée. Les bateaux la fuyaient à toute machine, filant de Madère ou des Canaries directement sur Pernambuco ou Rio de Janeiro. C'était au temps de la fièvre jaune.

Joli temps ! Belle fièvre !

Cela n'empêcha pas la France de dormir. Qui l'a su ? Cependant...

« Venez donc, me disait une lettre trouvée au retour d'un voyage, venez voir un peu ce qui se passe à Dakar. Nous en sommes au cent vingt-huitième mort (des Blancs). Pourvu qu'on ne dise rien, on peut trépasser. Nous vous réservons une cage dans notre maison... Venez. »

Le cauchemar dura cinq mois. Un mort et demi par jour ! Les femmes, les enfants étaient partis. Il ne restait que les hommes, ce qui était bien juste ! Le prêtre qui enterrait le matin était enterré le lendemain – civilement ! Au cent cinquantième cadavre, d'éminents médecins débarquèrent de Paris, un appareil anti-moustique en bandoulière. Il faut savoir que la fièvre jaune provient d'un moustique appelé *stegomyia*. On

ne pouvait demander au moustique qui vous piquait s'il était un *stegomyia*. Ça ne parle pas, ces animaux-là ! Voyez la tête du colon chaque fois qu'il se grattait, c'est-à-dire tout le jour et toute la nuit !

On édicta des mesures. Portes et fenêtres seraient grillagées. On ne mangerait, on ne dormirait plus que dans une cage. À partir de six heures, tout le monde serait chez soi, ou bien l'on sortirait botté, crispins aux gants et coiffé d'une cagoule.

On vit cela.

Dakar fut hantée de fantômes, gantés et cagoulés. En n'oubliant pas qu'il faisait tout de suite, la nuit venue, un peu plus chaud que dans la journée, vous aurez une idée de la satisfaction que les promeneurs éprouvaient à goûter, ainsi vêtus, la fraîcheur du soir.

Cent quatre-vingt-dix-sept morts, dit l'administration.

– Plus de trois cents, renvoient les colons.

La vérité est sous terre.

Six heures ! on accroche la passerelle au bateau. Les fonctionnaires coloniaux sentent une angoisse les pincer au cœur. Ils ne savent où ils vont, en effet, ces gens-là. Sont-ils pour le Dahomey, la Guinée, le Soudan, la Côte d'Ivoire, le Togo, la Haute-Volta, le Niger ? Leur voyage est-il achevé ? En ont-ils encore pour dix, vingt ou trente jours, en auto, en chaland, en *tipoye* ? On va venir afficher leur sort dans le couloir.

On l'affiche. Les voici rassemblés autour de la feuille de papier signée : « Carde, gouverneur général. » Exclamations ! Protestations ! Nez ! On entend des mots mal élevés. Une femme jure qu'elle n'accompagnera pas son mari à Zinder. Ce lieutenant qui avait demandé Tombouctou et nous avait montré son équipement de méhariste, on l'envoie sur la Côte ! Celui qui comptait rester sur la Côte ira au Sahara. Ce couple qui a fait dix ans dans les pays humides, autour des

lagunes d'Abidjan, est expédié dans un pays sec, à Ouagadougou !

– J'en mourrai, déclare le mari, mon épouse aussi. Carde veut notre peau, qu'il la prenne tout de suite ! La voilà, dit-il au représentant du proconsul, apportez-la-lui dès ce soir. Il en fera des souliers pour sa femme.

L'épouse ne veut pas donner sa peau pour faire des souliers à Mme Carde.

– Prenez ! prenez-les donc ! continue de crier l'homme qui n'aime pas les pays secs ; après il y aura nos os, ce sera pour son cabot !

Cela, c'est la faute de la *plaque tournante*.

La plaque tournante fut inventée par M. Carde.

Jadis les fonctionnaires coloniaux faisaient leur temps dans la même colonie. Aujourd'hui, le maître les force à valser. Ils n'aiment pas cette danse. Qui dit fonctionnaire colonial ne veut plus dire esprit aventureux. La carrière s'est dangereusement embourgeoisée. Finis les enthousiasmes du début, la colonisation romantique, les risques recherchés, la case dans la brousse, la conquête de l'âme nègre, la petite *moussou* ! On s'embarque maintenant avec sa femme, ses enfants et sa belle-mère. C'est la colonie en bigoudis !

Débarquons.

– Hep ! Hep ! Un porteur !

– Un porteur ? me répond un compagnon, vous avez la folie de l'aristocratie. Les nègres ne portent pas au Sénégal, monsieur, ils votent.

Descendant l'échelle, il murmurait :

– Ils votent ! Ils votent ! et bientôt ils danseront la gavotte !

Adieu, *Belle-Île* ! Va à Buenos Aires charger tes viandes frigorifiées. Adieu, commandant Rousselet, cher vieux loup, si c'est ici le pays du Diable, on le

verra bien ! Et me voici près de la passerelle. Je m'arrête. On ne peut la franchir. Un Blanc et un Noir y jouent de la savate.

– Ti frappes ? dit le Noir. Ah ! ti frappes ? Ici c'est pas France, c'est Sénégal, toi comprendre ? Sénégal, mon patrie, ici, chez moi, toi comprendre ?

Le nègre avait été surpris examinant d'un peu près l'intérieur d'une cabine. Le garçon l'avait reconduit plutôt avec ses pieds qu'avec ses mains.

– Ici, répond le garçon, c'est la France, et si tu remontes..., et il lui indique sa chaussure.

– Toi, si ti descends, moi conduire toi chez commissaire, toi comprendre ? Ici Sénégal, hein ? pas France !

Et il crache comme pour noyer d'un même coup le garçon, le bateau, tous les Blancs et leur saint-frusquin dans une immensité de mépris.

Il fait toujours noir quand je débarque dans ce pays nègre. C'est encore la nuit cette fois-ci. Appuyée à la grille du port, une vieille Ouolof fume sa pipe.

– Bonsoir ! lui dis-je.

– Him ! Him ! répond-elle.

Ce fut le seul salut de la terre d'ébène.

Et j'allai dans la ville.

Tiens ! la nouvelle poste est achevée. Ce n'est pas dommage ! L'autre était si dégoûtante que l'on n'osait lécher les timbres qu'elle vendait. Mais que tout est lugubre ! Quoi ? plus de terrasses devant les cafés, ces bonnes vieilles terrasses, images de la Patrie, et que la France exporte précieusement dans toutes ses colonies ? Que se passe-t-il ? Il y a que les mesures contre la fièvre jaune ne sont pas encore levées. Le *stegomyia* se porterait-il toujours gaillardement ? Où est ma pompe contre les moustiques ? Je devrais l'avoir dans les mains et me faire précéder d'un nuage protecteur. La pompe est restée chez le marchand. Si ma mère

savait cela ! Il est vrai que ces bestioles aiment surtout le sang pur et frais. Or...

Dakar n'est plus qu'une immense cage. Les restaurants sont derrière des toiles métalliques. Les personnes aux fenêtres, s'imaginant prendre l'air, sont, elles aussi, derrière des toiles métalliques. Ces deux colons buvant l'apéritif se prélassent au centre d'un vaste garde-manger planté dans un jardin. Une ménagère prévoyante a dû les mettre à l'abri des chats et des mouches, pour les faire cuire demain matin ! Ahuri, je les regarde ; alors ils font :

– Eh bien ! tu débarques ?

Je reprends mon chemin.

Sur le sol, j'entends mes pas qui frappent... qui frappent à la porte de l'Afrique.

## « Mon pied la route »

Le train du Soudan part tous les mardis. Alors les bateaux s'arrangent pour arriver le mercredi !

C'est bien. Cela vous met tout de suite au pas.

Il n'est pas recommandé, en effet, de débarquer en Afrique crachant le feu, le diable au corps et des fourmis dans les jambes.

Ce pays n'aime pas que chez lui on fasse le malin. Autrement il vous envoie tout de suite son gendarme. C'est le soleil.

Le soleil paraît. Il frappe sur votre nuque et vous dit : « Veux-tu rentrer chez toi et marcher plus lentement. »

Vous pouvez lui désobéir une première fois ; peut-être ne dira-t-il rien, étant bien au-dessus de nous !

Mais si vous êtes incorrigible, que vous le dérangez trop souvent, il viendra avec son bâton, un gros bambou, et vous en assénera un coup retentissant sur le crâne. Vous serez bien avancé !

Six jours avaient passé. Le voyage noir commençait. J'allais prendre « mon pied la route », comme disent les nègres, ce qui signifie partir. Ce serait le Sénégal, la Guinée, le Soudan, la Haute-Volta, la Côte d'Ivoire, le Togo, le Dahomey, le Gabon, le Congo. Après Dakar, Tombouctou ! Je cherche à vous lancer des noms

connus : Ouagadougou ! La brousse ! la forêt, les coupeurs de bois, les chercheurs d'or, les poseurs de rails. Ah ! les poseurs de rails ! Les grands fleuves que l'on ne finit plus de remonter, les maisons de boue qui sont bien les plus vastes fabriques de chaleur en conserve signalées jusqu'à cette date. Ce serait de l'auto, du chaland, du chemin de fer, du cheval, du chameau, de la pirogue, du Decauville, du *tipoye*. L'empire noir de la République. Ses sujets, ses maîtres. Le pays inconnu des habillés de blanc et des humains tout nus. Ce serait...

Soudain quelqu'un me demanda :

– Avez-vous de la vaisselle ? du mobilier ? Combien de caisses ?

J'étais sur le quai de la gare, à Dakar.

– Combien de caisses ? Dix ? Vingt ? Trente ? Quarante ? Je dois le savoir pour le nombre de fourgons.

– Moi, dis-je, j'ai une valise.

– Une valise ? Où allez-vous ?

– Partout !

L'employé blanc du trafic tourna le dos, haussant les épaules.

Il est donc des gens qui voyagent avec quarante caisses ? S'il en est et qu'ils ne soient pas décorés de l'ordre de la voie ferrée, le ministre des Travaux publics est un grand négligent !

L'employé avait dit vrai.

Les voyageurs arrivaient avec tant de colis que tous avaient l'air d'épiciers en gros qui déménageaient !

Viandes, légumes, poissons, fruits, tout ce que l'industrie moderne a su mettre en boîte. Lingerie, literie, bois de lit, cela suivait depuis la France pour aller se faire manger dans un poste de brousse, les victuailles par les broussards, le mobilier par les termites.

Un beau Noir me précédait au guichet. Un électeur de Blaise. Ainsi ses frères appellent-ils M. Diagne. L'électeur était coiffé d'un chapeau dit melon et qui avait dû servir une quinzaine d'années, comme objet d'expérience, à ces camelots de rues barrées, vendeurs de savons qui détachent !

– Donne-moi un billet, dit-il au guichetier.

– Pour où ?

– Tiens ! donne-m'en pour cinquante francs.

La traite des arachides terminée, les Sénégalais ont un peu d'argent ; alors ils vont se promener.

Ils ne vont ni à Thiès, ni à Saint-Louis, ni à Kayes. Ils vont jusqu'à cinquante, quatre-vingts, cent francs, suivant leur fortune. Aux arrêts on les voit à la portière criant : « Bonjou Mamadou ! Bonjou, Galandou ! Bonjou, Bakari ! Bonjou, Gamba ! » Ils se montrent à leur connaissance dans la noble situation de voyageur. Ils sont fiers. Après, ils reviennent – à pied !

Le train démarra. Il allait courir sur douze cents kilomètres de voie. Il joint l'Atlantique au Niger. Puis il s'arrête. Les routes ou le fleuve feront le reste. Douze cents kilomètres ! Le plus grand des travaux que nous ayons accomplis en Afrique noire. Pour celui qui tiendrait à ne pas être ingrat, saluer ce chemin ne serait pas un geste suffisant, il faudrait emporter une caisse d'immortelles avec soi (quand on a quarante caisses !...) et semer sur le parcours ces fleurs séchées. On serait sûr, de la sorte, d'honorer, à chaque traversée, la mémoire d'un nègre tombé pour la civilisation.

On ne peut dire que le Sénégal ressemble à un jardin botanique : il n'a qu'un arbre. C'est le baobab. Le baobab est un géant désespéré. Il est manchot et tordu. Il tend ses moignons face au ciel, comme pour en appeler au Créateur de la méchanceté des bourreaux qui l'ont crucifié. On sent qu'il pousserait des cris déchirants